

G161

E99

V.9



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEON



Capilla Alfonso X
Biblioteca Universitaria

ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES.

LIVRE II.

VOYAGES EN AMÉRIQUE.

Suite des États-Unis d'Amérique.

« LORSQUE je fus entré dans le Kentucky, dit Harris, je traversai pendant 18 milles un terrain marécageux. La chaleur était excessive; je me rafraîchis en mangeant des raisins sauvages. Le temps ressemble passablement à celui que l'on éprouve en Angleterre dans cette saison. Il fait chaud à midi, les matinées et les soirées sont froides.

« Au bout de dix-huit milles, j'arrivai à Morganfield, petit endroit qui ne renferme que trois magasins et autant d'auberges. J'allai ensuite à Henderson, et le lendemain à Owensbourg, tous deux également sur l'Ohio dont je m'éloignai

alors. Je voyageai dans une grande plaine sablonneuse, on la nomme le Désert; on y rencontre de temps en temps des espaces fertiles qui produisent du tabac et du maïs; c'est vraisemblablement la partie la plus pauvre du Kentucky. Je m'avançai ensuite par des terrains généralement marécageux jusqu'à Louisville.

« Un étranger qui voit l'activité dont Louisville est le théâtre, les auberges remplies de voyageurs, les magasins fréquentés par de nombreux marchands, la quantité de bateaux et de navires de toutes les grandeurs, la propreté et même l'élégance des maisons, a peine à se persuader que tout cela est l'ouvrage de douze ans. Louisville n'était alors qu'un poste militaire, qui maintenait la communication avec Saint-Louis, Vincennes et le fort Duquesne.

« J'y vis plusieurs familles anglaises; quelques-unes dirigeaient leurs regards sur Saint-Louis et le Missouri, d'autres sur l'Illinois. J'allai à Shelbyville qui est une ville à 35 milles de là, bâtie sur une hauteur faisant partie de la chaîne calcaire qui s'étend dans l'Ohio, le Kentucky et le Tenessé jusqu'en Géorgie. Vingt milles plus loin, j'arrivai par un pays inégal et en partie âpre, à Frankfort, capitale de l'état. Elle est bâtie en briques sur le Kentucky entre des hauteurs. Un joli pont sur la rivière, divers travaux pour dessécher le terrain et

réparer les routes qui conduisent à la ville, montrent que les habitans sont disposés à embellir leur nouvelle capitale. Elle a 2,000 habitans. On y construit des navires qui sont expédiés à la Nouvelle-Orléans où on les vend.

« Lexington que je vis ensuite était auparavant la capitale; on ne conçoit pas ce qui a pu lui enlever cette prérogative, car c'est une ville plus agréable et plus centrale que Frankfort. Elle est sur un bras de l'Elkhorn, a de belles maisons, une université où plusieurs gens de mérite professent, et une bibliothèque publique. Les rues sont pavées et garnies de trottoirs. La population est de plus de 6,000 âmes. Depuis quelque temps je n'avais pas vu de lieu qui me rappelât autant les mœurs, les goûts, l'élégance et les modes de l'Europe.

« Avant de quitter cet état, je m'acheminai au nord dans un canton superbe; le chemin était bon, je voyais de tous côtés des terres cultivées et de grandes maisons qui annonçaient le bien-être et même la richesse de leurs habitans. Vingt-huit milles plus loin, je passai le Licking et je me trouvai à Cinthiana, ville nouvelle et bâtie dans un style qui ferait honneur aux cités de l'Europe. Le Licking qui l'arrose se jette dans l'Ohio, vis-à-vis Cincinnati, ce qui est pour elle d'un avantage inappréciable.

« Le lendemain je passai dans un pays inégal

et en grande partie inculte, je franchis une chaîne de collines arides, et je marchai pendant quelques milles dans une forêt en feu où je n'aurais pas pu pénétrer, s'il n'avait plu abondamment. On met le feu aux forêts pour anéantir avec facilité les broussailles qui gênent beaucoup quand on veut abattre et défricher les forêts. Cette pratique étant sujette à beaucoup d'inconvéniens et de dangers, la loi n'a permis, sous peine d'une forte amende, d'y avoir recours que dans une saison déterminée. C'est à la fin de l'année, lorsque les récoltes sont rentrées, et lorsque l'on peut espérer que les pluies éteindront les flammes qui ont quelquefois ravagé des terrains étendus. L'obscurité qui règne à cette époque, et que l'on nomme été indien, est dit-on, causée par ces incendies.

« Le quatrième jour depuis mon départ de Lexington, je traversai l'Ohio et j'entrai à Cincinnati. Vue de ce côté, cette ville a très-bonne apparence. »

Le Kentucky fut découvert en 1754 par un habitant de la Pennsylvanie, qui, accompagné de quelques amis, descendait l'Ohio. Ayant abordé à l'embouchure du Kentucky, la beauté du pays le frappa; il grava sur l'écorce de trois arbres les premières lettres de son nom, et la date de son arrivée, puis il revint chez lui annoncer ce qu'il avait vu. On crut apparemment qu'il exagérait,

car on ne fit aucune tentative pour aller reconnaître la contrée magnifique dont il avait parlé. Enfin en 1767 un habitant de la Caroline qui trafiquait avec les sauvages, vint dans le Kentucky avec quelques-uns de ses compagnons. L'aspect riant des campagnes, la fertilité du terrain, l'abondance du gibier les engagèrent à le parcourir jusqu'à ce qu'ayant pris querelle avec les Indiens, ils furent obligés de le quitter.

Ayant raconté les détails de leur course au colonel Boon, un de leurs compatriotes, et à d'autres planteurs, ceux-ci résolurent de visiter cette contrée nouvelle; après un pénible voyage, ils arrivèrent au sommet d'une colline d'où l'on en découvre une grande partie, ainsi que les rives de l'Ohio. Ils se construisirent des baraques et se procurèrent des vivres; ensuite Boon et un de ses camarades partirent pour examiner le pays; ils revinrent sans avoir fait de mauvaise rencontre. Malgré ces commencemens prospères, la petite colonie éprouva des contrariétés, les maladies la désolèrent, elle fut attaquée et dispersée par les Indiens. Le seul colonel Boon continua d'habiter ces déserts jusqu'en 1771. De nouvelles tentatives furent faites; on acheta des indigènes une grande étendue de terrain; l'état de Virginie céda celle qui lui était contiguë, et des établissemens se formèrent. Long-temps on fut inquieté par les sau-

vages ; ils finirent par s'éloigner , et la population fit des progrès rapides.

En 1820 on y a compté 564,517 habitans , dont 128,752 esclaves. La longueur du Kentucky est de 100 lieues , sa largeur de 60 , sa superficie de 42,000 milles carrés. Les monts Cumberland , rameau des Alléghany , bornent le pays au sud ; les cantons de l'est , limitrophes de la Virginie , sont montagneux et entrecoupés de vallées ; près de l'Ohio elles sont fertiles ; la partie arrosée par le Kentucky , et surnommée le jardin de l'État , mérite son nom. Il semble que la nature ait pris plaisir à y rassembler tout ce qui peut satisfaire les vrais besoins de l'homme , et multiplier les jouissances de la vie champêtre. Le sol est un terreau noir et gras dont la surface est légèrement ondulée. La vigne y atteint partout le sommet des arbres dont les dimensions tiennent du prodige. Les meilleurs fourrages y croissent naturellement et en abondance. Des arbustes à fleurs disséminés et comme groupés de distance en distance , rehaussent la beauté du paysage ; enfin la pureté des eaux et la multitude des ruisseaux complètent l'enchantement ; il diminue vers la fin de l'été , parce que la sécheresse tarit un grand nombre de ruisseaux , ce qui arrête les moulins ; heureusement les puits fournissent de l'eau excellente qui ne manque jamais.

Aucun pays de l'Union n'offre des aspects plus variés. Vers les sources du Cumberland-River et du Kentucky , la hauteur et l'escarpement des montagnes les rendent impénétrables ; les rivières y sont quelquefois encaissées entre des rochers à pic qui ont près de 400 pieds de hauteur. Ailleurs , des prairies immenses contrastaient avec la masse des forêts ; on y a planté beaucoup d'arbres. On admire dans divers endroits , et surtout dans le sud-ouest , de vastes grottes qui ont souvent une profondeur immense ; on dit que celle du Mammoth à 150 milles de Lexington , a près de dix milles de longueur , et communique à un grand nombre de détours et d'allées. Le sol de ces grottes est en général fortement imprégné de salpêtre que l'on exploite. Les salines sont très-productives , et suffisent pour approvisionner cet état ainsi que le Ténésé et l'Ohio. C'est une des principales branches de l'industrie ; on fait aussi du sucre d'érable ; il y a des corderies et des manufactures de toile de coton.

En creusant près de Lexington , il y a quelques années , on découvrit des sépulcres antiques arrangés avec beaucoup d'art , et d'une manière absolument inusitée chez les indigènes. On observe aussi un grand nombre de forts qui sont ordinairement de forme ovale , placés dans les meilleurs terrains , toujours au bord d'une rivière. A une

certaine distance, s'élève toujours un monticule régulier plein d'une substance calcaire qu'on prétend être le résultat d'ossemens humains décomposés. Les arbres qui s'élèvent dans l'intérieur de ces retranchemens, égalent les autres par leur diamètre et leur hauteur; on a estimé que leur âge est au moins de mille ans.

Le froment, le tabac, le chanvre, sont les principales productions qui fournissent à l'exportation; les meilleurs fruits de toute espèce, toutes les racines, les plantes potagères et les légumes réussissent à merveille. Le maïs est le grain que l'on cultive le plus pour la consommation. Les animaux domestiques sont très-beaux, notamment les chevaux.

Le climat est aussi salubre qu'agréable. On n'y éprouve point ces extrêmes de chaleur et de froid si ordinaires dans l'état de l'est. La neige ne reste sur la terre que peu de jours. On ne compte guère que deux mois d'hiver, il est si doux qu'on ne renferme pas le bétail dans l'étable; en revanche il est très-pluvieux, ce qui, joint à la qualité du sol, rend les chemins difficiles à établir et à entretenir.

Au sud du Kentucky, l'état de Tenessé est borné à l'est par la Caroline du nord, au sud par la Géogie, l'Alabama et le Mississipi, à l'ouest le fleuve Mississipi le sépare du territoire d'Arkansâs

et du Missouri. Il a 140 lieues de long et 55 de large; 40,000 milles de surface et 420,815 habitans dont 69,000 nègres esclaves. Les monts Cumberland le divisent en deux parties, l'une orientale, l'autre occidentale; celle-ci est ondulée, unie même en quelques endroits; la première est montagneuse; le centre est montueux; de belles vallées arrosées par des rivières dont le Tenessé et le Cumberland sont les plus considérables, suivent généralement une direction tortueuse qui multiplie la diversité des aspects.

La plus grande partie du sol est calcaire. Le terrain est très-fertile dans l'ouest et dans le centre, maigre dans l'est. On cultive principalement le tabac, le coton et le froment. On envoie beaucoup de bétail dans les états maritimes sur l'Atlantique. Le climat est généralement sain, et ressemble à celui du Kentucky.

La plupart des villes sont nouvelles; les plus grandes sont Nashville, Franklin, Fayetteville, Columbia, Gallatin, Rogersville. Murfreesborough, la capitale qui est une des plus considérables, ne compte que 1,200 habitans; elle est sur une éminence au milieu d'une plaine immense, elle est arrosée par de belles sources, et a dans son voisinage des eaux minérales.

Les Chickasâs possèdent la partie occidentale de l'état entre le Mississipi et le Tenessé; les

Chérokis ont une portion des cantons méridionaux. Les Chickasás ont constamment montré beaucoup d'attachement pour les peuples de l'Union; ils se glorifient de n'avoir jamais versé le sang d'aucun habitant des États-Unis. Suivant leur tradition, ils descendent d'une nation nombreuse qui habitait au loin dans les terres du côté de l'ouest, et que les Espagnols ont en grande partie détruite; aussi les Chickasás conservent contre ceux-ci une haine héréditaire et implacable.

Au mois d'avril 1819, Harris qui avait passé l'hiver à Pittsburg, en partit pour visiter les bords du lac Erié. Il arriva bientôt à Meadville, jolie ville sur le French-Creek; cette rivière qui prend sa source à peu de distance du lac Erié, se jette dans l'Alleghany; elle est navigable dans toute l'étendue de son cours qui est de 140 milles à cause de ses nombreuses sinuosités. Meadville, entourée de vergers et de forêts, a un aspect très-gai; des traces de fortifications donnent lieu de présumer que c'était autrefois un des postes militaires de la ligne sur laquelle se trouvaient le fort Duquesne, Presqu'île et d'autres. Les États-Unis y ont un arsenal.

En allant vers le Sugar-Creek, on observe un grand changement dans la nature du terrain; le long de la rivière il est fertile, plus loin il est hu-

mide et marécageux. Le chemin entre Crawford et Franklin, éloignés l'un de l'autre de 30 milles, est encore en quelques endroits barré par de grosses masses de rochers que l'on a beaucoup de peine à franchir. Si l'on réfléchit au peu de temps qui s'est écoulé depuis que des colons se sont établis dans ce pays, on doit s'étonner de ce qui a déjà été fait, et de ce que l'on est en train d'effectuer. Une route qui conduira de Pittsburg au lac Erié, passera dans les environs de Franklin; une autre qui s'approchera de Meadville, ouvrira vers l'est une communication avec le New-York; c'est là de l'argent bien dépensé, observe Harris, et les citoyens en sont plus contents que de le voir employé à élever un de leurs compatriotes au-dessus d'eux.

Franklin, entouré de montagnes, est situé au confluent du French-Creek et de l'Alleghany; sa position est très-avantageuse pour le commerce, quoique les environs ne soient pas très-fertiles. La population est peu nombreuse. On reproche aux habitans d'être très-adonnés aux liqueurs spiritueuses. On voit à un demi-mille plus bas les ruines du fort Venango; il était dans un angle qui commande le passage de la rivière.

« Au-delà de Franklin, dit Harris, il fallut franchir péniblement plus d'une montée. On ne conçoit pas en passant devant les métairies placées

dans ce canton, pourquoi les colons s'y sont fixés de préférence, tandis que des espaces immenses de terres fertiles restent encore incultes; ici le terrain ne consiste qu'en rochers.

« Je suivis la vallée fertile dans laquelle serpente le French-Creek, et à laquelle la verdure variée des chênes, des sapinettes-blanches, des châtaigniers et d'une foule d'autres arbres, ajoutait un charme nouveau. Waterford, l'ancien fort de la rivière aux Bœufs, du temps des Français, est sur cette rivière qui se jette dans le French-Creek. C'est un lieu peu important, mais sa position à la source d'une rivière navigable, et seulement à douze milles du lac Erié, avec lequel on se propose d'ouvrir un canal, contribuera sans doute à le rendre plus considérable.

« Un chemin excellent nous fit arriver à Erié, siège des autorités du comté de même nom. Nous avons rencontré sur la route une quantité de chevaux et de bœufs qui transportaient du sel et du poisson des bords du lac à Waterford pour y être embarqués et expédiés à Pittsburg et ailleurs. Erié, appelé Presqu'île lorsque les Français étaient maîtres du Canada, avait été un lieu très-insignifiant jusqu'à l'époque de la dernière guerre entre les Américains et les Anglais. Le port est très-bon, un banc de sable qui se trouve à l'entrée, en interdit l'accès aux navires qui tirent plus de six

pieds d'eau. On espère remédier à cet inconvénient en ouvrant un canal à l'ouest de la ville, et obtenir par là un courant qui sera assez fort pour s'opposer à l'accumulation du sable.

« Sur une hauteur à l'est, on aperçoit les restes des ouvrages français; à deux milles au nord s'élève un phare; les États-Unis ont dans le voisinage un fort en bois, et un second sur une pointe de terre qui borne la baie de ce côté; deux petits vaisseaux de guerre y sont mouillés. La plaine au bord de laquelle on a bâti Erié, est élevée de 70 pieds au-dessus du niveau du lac dont les bords en cet endroit sont escarpés.

« Le 26 mai je m'embarquai ainsi que d'autres passagers à bord du *George-Washington*, goëlette de 100 tonneaux. Le soir on se trouva devant Portland, village de l'état de New-York, à l'embouchure du Châteauqué; le lendemain matin je descendis à terre; le pays est fertile, peu habité jusqu'à présent. A trois milles de la côte, je gravis sur une colline du haut de laquelle je n'apercevais que des forêts, du milieu desquelles s'élevaient çà et là des colonnes de fumée qui indiquaient des fermes nouvellement établies, et dans le lointain la surface du lac que parcouraient des bateaux à la voile.

« Je revins à bord le 28; le surlendemain on laissa tomber l'ancre devant le fort Erié, ou plutôt

devant ses ruines. Un brig qui portait le pavillon anglais me rappela vivement mon pays, et un cabaret dont l'enseigne était une couronne, me fit connaître que je me trouvais sur le territoire d'un royaume. J'allai à Buffalo, ville située de l'autre côté du lac, dans l'état de New-York. Elle est à l'embouchure du Buffalo-Creek et à l'endroit où le Niagara forme l'issue du lac Erié. Une route dont la longueur est de 530 milles, mène à New-York. Un canal qui joint le Hudson au lac, aboutit à cette ville.

« Buffalo fut détruit par les Anglais dans la dernière guerre; on le rebâtit en pierre; les maisons et les édifices ne manquent pas d'élégance. En suivant les bords du Niagara, l'on apercevait fréquemment des ruines de maisons brûlées pendant la guerre. Au-dessous de Black-Rock, village de la rive américaine, le lit de la rivière est entrecoupé d'îles; quelques-unes sont grandes et bien boisées. Sept milles plus loin le nuage de vapeur qui s'élève au-dessus du saut du Niagara, nous avertit que nous approchions de cette chute fameuse; la rivière s'élargissait à mesure que nous avançons, et ses bords devenaient plus pittoresques.

• Trois milles au-dessus du saut, on rencontre sur le territoire canadien, le village de Chippeoua, à l'embouchure du ruisseau du même nom; un

fort en défend l'entrée. Le 5 juillet 1814, les Américains y remportèrent un avantage sur les Anglais.

« A un demi-mille de Chippeoua commence la chute, ou plutôt une suite de chutes, dont chacune, quoique considérable, disparaît devant la dernière.

« En partant de Chippeoua, on entre dans une forêt qui bouche la vue; cependant on entend le bruit de la chute, surtout lorsque le vent souffle du côté où elle est. Un paysan se mit à rire en voyant que nous nous servions d'un parapluie pour nous préserver de ce que nous regardions comme une forte ondée; c'était la pluie causée par les rejaillissements de l'eau que le vent nous renvoyait, quoique nous en fussions éloignés d'un mille et demi. En se dégageant des arbres et des broussailles, on arrive sur les bords du saut, et l'on reste saisi d'admiration.

« La description de Weld est la plus exacte que j'aie lue; mais ni sa plume, ni celle d'aucun écrivain, ne peut dépeindre l'effet que produit cette énorme masse d'eau lorsqu'elle tombe.

« A un mille au sud de Forsyth's-House, on jouit le mieux de la vue de la chute; l'œil se promène jusqu'à cinq milles en remontant la rivière où des collines bornent la perspective, et n'aperçoit pas sans frayeur des bateaux à la voile qui abandonnent leur mouillage devant Chippeoua;



en suivant le cours du Niagara, l'on observe différentes baies dans lesquelles les cimes sombres des arbres s'élèvent au-dessus des girouettes des navires; la rive du Canada est parsemée de moulins et de maisons dont les habitans sont, par l'effet de l'habitude, devenus indifférens au grand spectacle qui frappe leurs regards. Enfin l'œil s'étant reposé sur l'île des Chèvres qui partage la grande chute en deux, poursuit la rivière jusqu'au bord de l'abîme dans lequel elle se précipite avec un bruit terrible.

« Je m'approchai avec précaution des bords du précipice à quelques pieds au-dessus de la chute. Le bruit violent, le fracas continuel, le vaste espace sur lequel plonge la vue, me fit perdre pour quelque temps le désir d'aller plus avant. Enfin je me hasardai, avec mes compagnons de voyage, à descendre dans une fente de rochers, et à l'aide des racines d'un vieil arbre, nous atteignîmes des échelles qui nous firent parvenir sur un tas de roches écroulées. Ensuite gravissant et rampant péniblement de rocher en rocher, et pénétrés par la pluie qui tombait sur nous, nous sommes arrivés à l'endroit où la masse d'eau tombe dans le gouffre. Une pointe de rocher nous empêcha d'avancer à plus de quarante pieds sous la chute. L'espace entre la nappe d'eau et le mur de rocher qui est derrière, est d'une trentaine de pieds.

Notre curiosité pleinement satisfaite, nous avons regagné le sentier raboteux et l'échelle tremblante qui nous avaient aidés à descendre.

Volney qui visita le saut du Niagara, n'a pas essayé de le décrire, parce que parvenu au bas de la chute, il ne put à cause de sa faiblesse, suite d'une fièvre maligne dont il était convalescent, s'en approcher assez pour examiner à loisir cette merveille du Nouveau-Monde. Il a donc emprunté la description de Weld; voici comme s'exprime ce voyageur :

« En arrivant au pied des échelles de Simcoe, au fond du ravin, l'on se trouve au milieu d'un amas de rochers et de terres détachées du flanc du coteau. On voit ce flanc garni de sapins et de cèdres suspendus sur la tête du voyageur, et comme menaçant de l'écraser; plusieurs de ces arbres ont la tête en bas et ne tiennent au coteau que par leurs racines. La rivière en cet endroit n'a qu'un quart de mille de largeur (un peu plus de 200 toises), et sur la rive opposée, l'on a une très-belle vue de la petite cataracte; celle du fer à cheval est à moitié cachée par le coteau.

« ... Nous suivîmes la rivière jusqu'à la grande cataracte; nous marchâmes une bonne partie du chemin sur une couche horizontale de pierres à chaux couverte de sable, excepté en quelques endroits où il fallut gravir des amas de rochers